

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Benoît Beaulieu, *Visage littéraire d'Érasme*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, 230 p.

par Maurice Lebel

Études littéraires, vol. 8, n° 1, 1975, p. 177-183.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500369ar>

DOI: 10.7202/500369ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Parti-Pris, que les écrivains québécois considéraient avec sympathie les nègres noirs d'Amérique, il est fort intéressant d'apprendre qu'en route pour son exil européen, Richard Wright, de passage au Québec, avait tout de suite noté le parallélisme entre la situation de ses congénères et celle des Québécois.

Dans son étude consacrée avant tout à la comparaison des romanciers, Max Dorsinville s'appuie donc tout autant sur l'analyse de contenu des romans que sur une situation socio-historique du contexte qui explique le développement du roman québécois ou négro-américain, de ses origines à nos jours. Et cela, sous l'éclairage du symbolisme des rapports entre Caliban et Prospéro. Ces deux personnages symbolisent le rapport entre le primitivisme et la civilisation, la sauvagerie et l'urbanité, le noir et le blanc. Du moins dans l'optique de Prospéro, le porte-parole de la civilisation européenne. Ce qui permet à Max Dorsinville d'introduire dans son essai la notion fort intéressante de littératures post-européennes que seraient les littératures québécoise et négro-américaine, sans parler des littératures hispano-américaines, antillaises et même africaines de langues européennes.

Cette notion aurait pu conduire Max Dorsinville, dans l'optique socio-historique qu'est la sienne, à poser le problème des rapports entre les littératures d'Europe et des pays anciennement colonisés ou actuellement néo-colonisés, en des termes sociologiques d'abord. Les phénomènes d'imitation qu'on a pu observer dans les rapports entre les littératures d'Amérique et celles d'Europe sont-ils de simples phénomènes psychologiques ou les résultats d'une contrainte? En d'autres termes, et pour rester dans le domaine de la psychologie, en

imitant les modèles européens, les écrivains des littératures post-européennes, n'étaient-ils pas victimes d'une illusion imposée par les rapports coloniaux?

Cette position aurait pu conduire l'auteur à trouver dans la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave la figure achevée de ce rapport qu'il étudie sous les traits des personnages de Caliban et de Prospéro. Car, même sans Prospéro, Caliban demeure l'homme post-européen, tel qu'il est vu par un œil européen. Et l'on peut penser qu'un homme québécois, négro-américain, antillais ou hispano-américain ne se réconcilierait avec son *alter ego* européen que le jour où ils seraient vraiment égaux. C'est-à-dire, le jour où l'on comparerait Le Survenant, Oncle Remus, Breer Rabbit, Bouki : les figures originales, en somme, des mythologies autres qu'européennes, avec Prospéro, si l'on veut, mais rééduqué, donc fort probablement débaptisé et re-nommé.

Ce travail est à venir, car, auparavant, il faut opérer un déblaiement du terrain aussi bien thématique que méthodologique. Et c'est ce travail que Max Dorsinville a entrepris brillamment.

Maximilien LAROCHE

Université Laval

□ □ □

Benoît BEAULIEU, **Visage littéraire d'Érasme**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973. 230 p.

Ce livre pourrait aussi bien s'intituler : *Idées littéraires et pédagogiques d'Érasme*. Sans doute, l'auteur a-t-il préféré *Visage littéraire d'Érasme* pour étudier un aspect de « Ce Prométhée aux cent visages », selon le mot bien

connu de Luther sur le prince des humanistes de la Renaissance. En fait, il s'agit ici d'un essai limpide, bien écrit, solidement charpenté et documenté, sur les idées à la fois esthétiques et littéraires, éducatives et religieuses d'Érasme ; celles-ci forment un tout indissoluble dans son esprit. Sa pensée porte sur une pléthore de sujets ; on la trouve dispersée dans les dix tomes de l'édition de Leyde et les onze volumes de correspondance selon l'édition Allen. Autant dire qu'elle n'est pas toujours facile à cerner et à résumer. D'autant plus qu'elle n'est ni professorale, ni systématique. Elle court plutôt à bride abattue, au fil de la plume. De sorte que Holbein a eu parfaitement raison de le peindre la plume à la main ; à l'instar des gens du XVI^e siècle, nous ne pouvons nous le représenter autrement. En effet, bien avant saint François de Sales, Érasme écrivait en moyenne quarante lettres par jour ; bien avant Voltaire, il fut le premier écrivain en Europe à écrire toute sa vie et à vivre de sa plume ; il a écrit pour vivre, il a vécu pour écrire.

Il l'a fait à une époque où l'Europe était bouleversée par une profonde crise religieuse. Partout où la Réforme sévissait, elle tendait à mettre un frein à la restauration des lettres anciennes, à l'étude de l'antiquité gréco-romaine dans les collèges et les universités. Érasme, dont la royauté intellectuelle fut incontestable pendant vingt ans, surtout de 1510 à 1530, réclama sans cesse des réformes pédagogiques, ne manqua jamais une occasion de définir l'esprit et la fin des études littéraires, répéta à l'envi son idée fondamentale, qui est celle de l'union de la littérature et de la théologie, des lettres et de la morale. Il n'est donc pas surprenant qu'il décrive son programme d'étude principalement dans les six ouvrages

qui suivent : *De ratione studii* (1511), *De copia verborum ac rerum* (1512), *Institutio principis christiani* (1516), *De libero arbitrio* (1524), *Ciceronianus* (1528), *Declamatio de pueris* (1529). Les quatre principales sources de ses idées littéraires sont : Quintilien, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze. C'est principalement à ces esprits qu'il emprunte la plupart de ses vues sur l'art et l'imitation, la langue et le style, la prose et la poésie, la littérature et les différents genres littéraires.

Pour lui, l'esprit humain est un. Il n'existe point de solution de continuité entre le passé et le présent. L'homme moderne est fils de l'homme ancien. Il possède une foi inébranlable en la perfectibilité et la permanence de l'homme. L'homme devient ce qu'il est, comme l'a si bien dit Pindare ; on ne naît point homme, on le devient. Érasme croit en l'homme, en sa nature et en son salut, comme il croit en la grâce ; il se fait le champion de l'homme, qu'il place bien au-dessus de la nature. Totale est sa confiance dans l'homme.

Totale aussi est sa vision du passé de l'homme. Pour lui, l'Antiquité comprend : les auteurs grecs et latins, païens et chrétiens, *l'Ancien et le Nouveau Testament*, les premiers écrivains chrétiens et les Pères de l'Église. Pour lui, nourri des lettres antiques, bibliste et patrologue, la *Bible* n'est pas seulement le livre de base de la théologie ; elle est aussi le terme des connaissances littéraires. Ce qu'il prêche à cor et à cri, c'est le retour, non pas aux belles lettres, mais aux bonnes lettres païennes et chrétiennes, aux sources païennes et chrétiennes ; il prône la synthèse de l'Antiquité, de l'humanisme gréco-latin, de la foi et de la piété évangélique. C'est que les vérités découvertes par les païens ne sont pas le mono-

pole exclusif de ces derniers ; elles appartiennent aussi aux chrétiens qui peuvent s'en servir pour se former. Le passé est contenu dans le présent, et rien ne s'oppose à ce que la pensée antique soit au service de la pensée moderne. La restauration des bonnes lettres païennes et chrétiennes est tenue par Érasme comme une excellente et nécessaire préparation à l'intelligence de la Bible et des Pères ; la Bible est mieux comprise sous l'éclairage des Pères de l'Église.

Telle est l'idée maîtresse d'Érasme, que de bons esprits partagent encore aujourd'hui même. Elle circule dans les quatre chapitres de cette étude, où Benoît Beaulieu analyse tour à tour les sources d'Érasme, son esthétique, ses idées littéraires, sa défense et sa restauration des bonnes lettres. L'introduction (pp. 1-9) fait ressortir, avec justesse, le courage tranquille et l'originalité audacieuse d'Érasme en présence de Luther et de Calvin, qui ne voyaient guère l'utilité du message de l'Antiquité. L'auteur y justifie aussi l'abondance des citations, qu'il a presque toutes traduites lui-même en français. Et c'est là une des grandes qualités de son livre : il repose sur le texte même d'Érasme, aujourd'hui accessible « au lecteur que le latin rebuterait ». Ce dernier ferait bien aussi de consulter l'« Appendice concernant les passages traduits » (pp. 197-201), où le traducteur, fidèle à la théorie de son maître, avoue s'être montré « scrupuleux plutôt qu'audacieux ».

Loin de moi l'idée de vouloir résumer ce volume, lequel est d'ailleurs lui-même une vivante synthèse des principales idées érasmiennes sur l'art et l'imitation, la littérature et la restauration des bonnes lettres, l'Antiquité et la patristique, la traduction et l'adaptation de la pensée antique, la morale et la religion, l'éducation et la culture intellectuelle. Je me conten-

terai de les dégager et de les commenter brièvement, dans l'espoir que mes propos inciteront le lecteur à lire l'ouvrage et à se familiariser ainsi avec la pensée même d'Érasme, car ce livre est truffé de citations érasmiennes, dont la traduction est à la fois exacte, précise et élégante.

Près d'un siècle avant François de Sales, évêque de Genève, Érasme a eu le courage de placer l'idéal de la vie chrétienne, non seulement dans les abbayes, les couvents et les monastères, mais aussi dans la vie quotidienne des laïcs, car tous les chrétiens, quels qu'ils soient, doivent être religieux ; le terme de religieux, loin d'être le monopole du clergé, appartient à tous les chrétiens. Érasme, en soutenant ce point de vue, est en avance sur son temps ; il est même à cet égard tout près de nous. Il est aussi, ce grand voyageur qui a écrit *l'Éloge de la folie* en voyage, par ses vues sur les voyages, qu'il a bien raison de tenir

« comme une greffe des esprits, qui les adoucit et leur fait perdre ce qu'il peut y avoir de sauvage en leur nature. Rien, en général, de plus renfrogné que les hommes qui ont vieilli dans leur patrie, qui haïssent les étrangers et qui réprouvent tout ce qui s'écarte des usages de leur pays. »

La traduction de Benoît Beaulieu (p. 18) colle si bien au texte qu'Érasme lui-même ne l'eût pas désavoué.

À l'instar des Pères grecs, Érasme commet, à dessein, un archaïsme en employant l'expression « la philosophie du Christ » ; Budé s'en sert aussi constamment. Saint Paul parle plutôt de la sagesse du Christ, qui était folie pour les Grecs et scandale pour les Juifs. À rebours de Calvin, pourtant helléniste distingué, qui est porté, sinon à désespérer de l'homme, du

moins à l'accabler et à l'humilier — son *Institution chrétienne* est l'antithèse de la conception érasmiennne de l'homme —, Érasme a écrit *Le Libre Arbitre* pour assurer l'avenir de l'humanisme chrétien ; à cet égard, ce livre est, avec le *De transitu hellenismi ad christianismum* de Budé, le manifeste le plus important de l'humanisme chrétien, où la conception-intégration : antiquité, humanisme, foi, est exprimée par l'auteur avec autant de fierté que d'énergie. Pour lui, « la personne du Christ formant le lien et l'unité de l'histoire », il n'existe point de contradiction entre l'Antiquité et le christianisme, entre la sagesse antique et le message évangélique. Cette idée, Paul Claudel l'a faite sienne en plusieurs de ses drames, au XX^e siècle.

Le Christ lui-même a jugé bon de s'exprimer en paraboles, ce qui est propre aux poètes. Aussi Érasme tient-il une initiation poétique pour nécessaire à l'intelligence de l'*Écriture*. Pour lui, la poésie est absolument indispensable à la culture libérale, elle en constitue même la partie principale. C'est que la poésie est un art difficile, exigeant, fort sérieux. Il était, d'ailleurs, lui-même, très sensible au plaisir esthétique que procure la poésie. Non content de l'enseigner à Louvain pendant plusieurs années, de 1493 à 1500, il a inséré 10,000 poèmes dans ses *Adages*. Il a même été poète à ses heures ; on le voit, par exemple, composer un beau poème sur la mort de son vieil ami, Sir Thomas More, en 1525. Il a beaucoup pratiqué les poèmes de Grégoire Nazianze et tout particulièrement ceux de Prudence, un obscur poète latin du V^e siècle, à qui il doit énormément ; une étude sur les rapports entre Érasme et Prudence se fait toujours attendre. Il y aurait lieu aussi d'étudier la traduction latine

faite par Érasme de deux tragédies d'Euripide : *Hécube* et *Iphigénie en Aulide* ; à traduire les chœurs d'*Hécube*, il a eu, je le sais de certitude, beaucoup de fil à retordre. De plus, il a imité de très près le rythme ou le style de Grégoire de Nazianze, lequel avait été formé à l'école de Lysias et d'Isocrate. Quel beau sujet de recherche !

Remarquables de densité et de plénitude sont les pages consacrées par Benoît Beaulieu aux idées littéraires et à l'esthétique d'Érasme : les vues du grand humaniste sur le beau, le laid, l'art, l'imitation, la nature, la campagne, le monde visible, les choses et les réalités, le génie spécifique de chaque homme, les différents genres littéraires, les langues et les littératures anciennes, la traduction et la restauration des textes. Tous ces thèmes sont finement passés en revue et analysés par l'auteur. L'authenticité, le réalisme et l'utilité caractérisent l'esthétique d'Érasme. Il avait conscience de faire œuvre utile en consacrant la moitié de ses journées à la correspondance. C'est le même sentiment qu'il éprouvait, c'est le même objectif utilitaire qu'il poursuivait en traduisant, éditant et commentant des textes anciens. Il valait mieux pour lui, en traduction, peser les idées que compter les mots, respecter la fidélité aux idées, puis à l'expression de la langue traduite, que rechercher l'élégance à tout prix.

L'auteur analyse avec soin le *Ciceronianus*, dont l'actualité de la doctrine littéraire n'échappera à personne. On peut tenir ce livre d'Érasme pour un plaidoyer en faveur de l'utilité, à la fois individuelle et sociale. Érasme ne croit pas du tout à la beauté pure, à l'art pur, à l'art pour l'art, encore moins à l'inspiration gratuite ; pour lui, il n'y a point d'inspiration sans transpiration, ce en quoi il a

vu fort juste. Homme d'action et de pensée — les deux ne font qu'un chez lui —, homme pratique, il veut que la littérature soit utile et s'occupe sérieusement de la réalité. Il exprime sans cesse le critère de l'utilité ; on ne saurait être plus à la page. Et cela aussi bien dans l'action pratique et la perfection individuelle que dans la dévotion et la vie intérieure. Il conçoit l'esthétique comme une méthode destinée à agir sur les émotions et les sentiments du public et à diriger le public dans une voie précise et déterminée. Pour lui, l'utilité sociale doit l'emporter sur l'art pur ; la pensée antique doit servir à la pensée moderne. La fin des bonnes lettres est d'établir une équation entre la culture intellectuelle et la culture morale ; la véritable culture, loin de se limiter au beau, doit aussi être utile et conduire à l'honnêteté ; à l'instar de saint Grégoire de Nazianze, il est convaincu que les études littéraires, dont la poursuite en soi est tout à fait inestimable, peuvent devenir dangereuses, voire mortelles, aux esprits vaniteux et non avertis. En bref, sa conception de l'art est avant tout utilitaire ; il subordonne l'esthétique des lettres à leur utilité.

Il est aussi opposé à la mémoire mécanique qu'à l'imitation servile. Sur le plan pédagogique, il est partisan de la mémoire intelligente, logique, réfléchie, qui repense, fait sienne l'idée, et reconstitue l'argumentation. Il tient l'imitation des auteurs anciens pour un moyen ou un instrument, et non pour une fin en soi ; la littérature, loin d'être un art d'imitation, est avant tout un art d'expression de l'écrivain et de la réalité. La beauté artistique la mieux réussie est celle qui se rapproche le plus de la nature. Les écrivains doivent adapter au présent le contenu et les formes de la pensée antique, au lieu de

s'ingénier à les copier servilement. C'est pour la même raison qu'il s'oppose énergiquement au pédantisme mythologique du siècle, qui aboutit au verbalisme, au jeu de mots, au clinquant artistique de la Rome de son temps où poètes et prosateurs se piquent d'écrire comme des antiquaires.

Le *Ciceronianus* et le *De copia verborum ac rerum* contiennent le fond de sa pensée sur les mots et sur le style. Longtemps avant Malherbe, il demande aux écrivains de prendre les mots partout où ils les relèvent, même dans le peuple, au besoin ; ils doivent aussi prendre tous les mots employés par les auteurs reconnus. Érasme n'est pas du tout opposé à l'emploi des mots nouveaux. Il est plutôt l'adversaire acharné du purisme exclusif et de convention. À lire certains écrivains à la mode, je me demande cependant s'il pourrait soutenir aujourd'hui ce qui suit : « Si tu ne comprends pas tel mot, tu peux conclure que les obscurités sont en toi, non dans l'auteur. » Hélas ! plus d'un écrivain contemporain prend un évident plaisir, par snobisme surtout, à pratiquer l'obscurité, comme un dandy à porter une fleur à la boutonnière.

Bien avant Boileau et La Bruyère, Érasme insiste sur l'importance et l'efficacité du mot bien placé au bon endroit. À l'instar de Rabelais, il goûte la joie du mot, il savoure la richesse du vocabulaire, il s'exprime avec une abondante allégresse. Plus de trois siècles avant Ernest Hello, il soutient que « le style est l'âme même ». « Le langage est le miroir de l'âme. » « L'âme a une certaine physionomie qui se reflète dans le discours comme dans un miroir. » L'expression doit être adéquatement adaptée à l'idée. La brièveté, loin de consister à écrire en peu de mots, vise plutôt à enchâs-

ser dans peu de mots la plus forte densité d'expression possible, et cela, sans le faire voir, car le comble de l'art est de dissimuler l'art et de subordonner l'art à l'efficacité.

Érasme prend nettement position. Loin d'être neutre ou impassible, ou conciliant, il croit en la valeur morale chrétienne de l'art, comme il croit au progrès historique et à la perfectibilité de l'homme. Il croit en son message. Il met sa plume au service de l'homme. Vivrait-il au XX^e siècle, il ne manquerait pas d'ajouter au moins deux paragraphes substantiels à son *Éloge de la folie*, le premier, pour vilipender ceux qui soutiennent que « Dieu n'existe pas » (Nietzsche), que « L'homme n'existe pas » (Foucault), le second, pour mettre au pilori ceux qui tiennent le langage pour suspect et l'accusent de trahir la pensée individuelle, ceux qui parlent et écrivent pour prouver qu'ils ne parlent pas et n'écrivent pas. De la folie pure, quoi !

Partisan de l'évolution historique et de l'évolution littéraire, Érasme est loin d'attribuer à l'Antiquité une valeur absolue d'archétype ; toute époque comprend trois phases : ascension, apogée, déclin. D'une part, il s'oppose à la tyrannie de la tradition figée, à l'usure de la coutume ; d'autre part, il s'élève contre une rupture brutale avec toute tradition ou valeur qui se réclame du passé. Pour lui, la nature et l'histoire ne connaissent point de sauts ; une révolution n'est qu'une évolution accélérée. Champion d'une tradition non figée, en voie de développement, il garde l'esprit ouvert aux nouveautés. Sa vision, loin d'être alourdie ou arrêtée par sa connaissance du passé, brûle de s'exercer dans le présent. Il veut être utile. Il écrit comme s'il parlait au lecteur. Son esthétique et son éthique sont étroitement liées ; elles forment un tout inséparable.

S'il crée des mots nouveaux, c'est pour exprimer des idées nouvelles ou pour décrire des objets, des institutions, des usages qui prenaient forme à son époque. S'il ressuscite le dialogue, c'est pour ranimer l'humanisme et marquer un nouveau tournant de la mentalité du siècle. S'il prend plaisir à écrire sur la folie, ce n'est pas seulement pour faire la critique de la scolastique ; c'est aussi pour développer une idée lourde d'avenir : la folie est innée à l'homme au même titre que ses faiblesses, ses illusions et ses rêves ; elle fait partie de la condition humaine, le jargon du jour ayant remplacé celui de la scolastique. De sorte que son *Éloge de la folie*, portant concurrence à l'état civil, comme les romans de Balzac ou de Dickens, fait défiler, sous nos yeux, tous les personnages de la comédie humaine. S'il écrit sa *Ratio verae theologiae*, c'est pour renouveler l'étude et l'enseignement de la théologie, et il soutient alors, après saint Grégoire de Nazianze, que l'étude du grec, du latin et de l'hébreu, est absolument indispensable à quiconque désire arriver à une connaissance éclairée de l'Écriture ; c'est aussi pour employer la critique scientifique, appliquer le sens de l'histoire à la vie et à la pensée du christianisme des premiers siècles ; c'est, enfin, pour étudier les problèmes moraux loin de la scolastique et faire de l'exégèse positive une force de mouvement et de progrès.

Tout chercheur, tant soit peu versé dans l'humanisme de la Renaissance, ne peut lire ce livre sans penser aux travaux de recherche qu'on pourrait entreprendre sur Érasme. Prodigieuse est son érudition patristique. Il ne s'est pas contenté d'éditer les œuvres d'une douzaine de Pères grecs et latins ; il a assimilé aussi, par exemple, Augustin et Jérôme, Ori-

gène et Grégoire de Nazianze. On ne dira jamais trop tout ce qu'il doit à saint Jérôme, son maître, son modèle, son patron; il existe de profondes affinités intellectuelles et spirituelles entre ces deux esprits. S'il est un aspect encore très négligé de l'humanisme du XVI^e siècle, c'est bien celui de la résurrection de la patristique grecque et des premiers Pères latins. Érasme et Quintilien, Érasme et Lucien, Lucien au XVI^e siècle, Érasme et l'*Imitation de Jésus-Christ*: voilà autant de sujets neufs. Une étude comparée s'impose sur les récits consacrés au prince, depuis *Le Prince* (1513) de Machiavel jusqu'au *Prince* (1631) de Guez de Balzac en passant par l'*Institution du prince chrétien* (1516) d'Érasme et l'*Institution du Prince* (1547) de Budé; les *Lettres* d'Isocrate à Evagoras et à Nicoclès n'étaient certes pas étrangères aux auteurs de ces ouvrages. Le moment est arrivé de faire une étude des traductions de l'*Éloge de la folie*. Je songe, pour ma part, à comparer les traductions françaises de l'*Enchiridion militis christiani* (1504) par Berquin (1526), Du Bosc (1711) et A. J. Festugière (1971).

Au chapitre des lacunes et des vétilles qu'on peut relever dans ce volume, mentionnons les points suivants. Le *De transitu hellenismi ad christianismum* de Guillaume Budé date de 1535 et non de 1534. On aimerait savoir de façon certaine si c'est à Saint Omer (p. 26) ou à Anvers (p. 205) qu'a paru l'*Enchiridion militis christiani*. L'Index ne comprend pas la *Declamatio de pueris*, qui est pourtant abondamment citée (p. 26, 50, 58, 60, 61, 79, 89, 105, 131, 141, 149, 150, 162, 164, 191, 196). Quel dommage aussi que l'auteur n'ait pas dressé la liste des nombreux passages des ouvrages d'Érasme qu'il a si finement traduits! Je ne vois pas non

plus le nom de A. J. Festugière dans l'Index.

Mais, je me hâte de le dire, ces imperfections n'enlèvent rien à cet ouvrage de qualité, qui nous fait mieux connaître le visage littéraire du prince des humanistes de la Renaissance.

Maurice LEBEL

Faculté des Lettres,
Université Laval, Québec (10^e)

□ □ □

André BROCHU, *L'Instance critique*, Montréal, Leméac, 1974. Présentation de François Ricard.

Au lecteur québécois des années 60, attentif aux révolutions des littératures, le monde des lettres françaises s'offre volontiers sous l'angle de sa continuité. Peu menacée, en somme, par d'incessantes ruptures et reprises, par le passage des modes, des âges aisément circonscrits, et portant témoignage d'une fructueuse coïncidence de la théorie et de la pratique. En France, peu de pratiques littéraires sans théories sous-jacentes et donc pas de rupture avec les autres idéologies du temps. L'homme de lettres français est tantôt écrivain, tantôt penseur, parfois les deux. Il travaille rarement seul, s'entoure plutôt d'une école ou d'un mouvement, et partage volontiers avec les contemporains de cette école, de ce mouvement, une certaine idée de son art. Presque toujours la transition, d'une idée à une autre, est explicable. La pensée littéraire française est un lieu sans surprise, à la configuration nette.

C'est à l'appréhension d'une autre forme que s'exerce l'activité critique d'André Brochu. Regroupant l'essentiel des articles rédigés entre 1961 et 1973, son *Instance critique* retrace la